



Cahiers d'Asie centrale

5/6 | 1998
Boukhara-la-Noble

À propos des exilés de Boukhara et de Kokand à Shahr-i Sabz

Eckart Schiewek



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/541>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1998
Pagination : 181-197
ISBN : 2-7449-0034-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Eckart Schiewek, « À propos des exilés de Boukhara et de Kokand à Shahr-i Sabz », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 5/6 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/541>

© Tous droits réservés

À propos des exilés de Boukhara et de Kokand à Shahr-i Sabz

Eckart Schiewek

À la périphérie orientale de l'émirat de Boukhara se constitua autour de Shahr-i Sabz un petit État, qui resta pratiquement indépendant pendant la seconde moitié du XVIII^e et tout au long du XIX^e siècle¹. Nous nous proposons ici d'illustrer une originalité de la petite principauté : l'asile offert par les souverains de Shahr-i Sabz et Kitâb aux Boukhariotes et Kokandiens en désaccord avec leurs souverains respectifs. En évoquant le sort de quatre personnages, nous voulons souligner les spécificités qui firent de Shahr-i Sabz une « terre d'asile » par rapport à l'émirat de Boukhara. La question de l'indépendance de fait signale un problème de recherche plus large. Les unités de pouvoir de l'Asie centrale prémoderne ou précoloniale peuvent être perçues comme formant un « système-monde » en soi². On est toujours prêt à concéder la dénomination d'Etat à Khiva, Kokand, Boukhara et à l'Afghanistan, mais d'autres unités de pouvoir territorial qui n'ont pas survécu constituaient aussi des acteurs d'importance sensiblement égale dans un système d'interaction politique. À côté des quatre Etats déjà cités, cet espace d'interaction et d'immobilité comprenait Hisâr, Ura-Tippa, Khulum, Balkh et Shahr-i Sabz³.

L'indépendance de fait de Shahr-i Sabz commença avec l'éclatement du khanat des Astrakhanides après la conquête de Boukhara par Nâdir Shâh en 1740⁴. Comme dans le reste de son Empire, Nâdir enrôla des tribus entières dans son armée et leur confia des pâturages⁵.

Mais en Transoxiane, il ne semble pas qu'il y ait eu de grands déplacements de tribus. L'action de Nâdir renforça plutôt le poids des tribus « régionalisées » contre celle du centre. Reste à savoir si la « tribalisation » et les bouleversements provoqués par la conquête de Nâdir furent la cause de l'éclatement en régions ou s'il s'agit plutôt, comme l'avance R. McChesney, d'un processus dû à l'affaiblissement de la tradition gengiskhanide en Transoxiane⁶. Tout au long du XVIII^e siècle, les tribus ouzbèkes s'incrustèrent autour des noyaux-oasis qui jadis constituaient le système des apanages astrakhanides et, en s'y accrochant, se régionalisèrent⁷. Les grands gagnants furent les chefs de la tribu ouzbèke Manghit, déjà sous le règne de Nâdir, mais plus encore à la faveur du désordre qui suivit son assassinat. Ils finirent par fonder l'émirat de Boukhara⁸. Un processus analogue de « tribalisation » concerna les tribus pachtounes et aboutit finalement à la création du royaume d'Afghanistan par les Sadozay. À Boukhara aussi, « l'héritage gengiskhanide disparut », et le titre *d'émir* (abrégé de *amîr al-mu'minîn*, titre traditionnel du calife) s'ajouta à celui de « khân⁹ ». Mais il faut croire que le « Weltgeist » ne souffle pas toujours dans la même direction : à Khiva comme à Kokand émergèrent des dynasties qui adoptèrent le titre de khân et se cherchèrent une légitimation gengiskhanide sur des bases généalogiques assez douteuses¹⁰. Des tribus formant des unités politiques plus petites, comme les Yuz d'Ura-Tippa ou les Kinakas¹¹ de Shahr-i Sabz, s'emparèrent du pouvoir local¹². Apparemment le processus était déjà amorcé au début du XVIII^e siècle, après la mort du khân 'Ubaydallâh en 1711. Vers 1142/1729 ou 1145/1732, on trouve à Shahr-i Sabz un gouverneur indépendant (*bi'l-istiqlâl*), 'Alim Bêg, qui prend le titre assez général de *vâlî 'n-ni'amî* (Bienfaiteur, Patron)¹³. Ces principautés semblent s'être intégrées dans les conceptions étatiques des « grands » tout en conservant leur indépendance de fait et leur contrôle sur les ressources locales¹⁴. Les chefs des Kinakas acceptèrent des titres honorifiques de Boukhara, comme le rang de *Mîr Akhûr* (Danyâl Bêg, r. 1800 à Shahr-i Sabz/1812 à Kitâb – 1840, de la part de Shâh Murâd), ou de Kokand, comme celui de *Atâlîq* (Danyâl Bêg) ou de *Parvânachî* (Khôja Qulî Bêg, r. 1840-1856). Mais en tant que régents, ils ne reçurent jamais de diplôme d'investiture (*manshûr*) et furent simplement élus parmi les chefs de tribus, divisées entre une fraction de Shahr-i Sabz et une autre de Kitâb, la ville voisine¹⁵.

Tandis que la principauté d'Ura-Tippa a déjà été étudiée par Ahror Mukhtorov¹⁶, nous ne disposons ni pour Hisâr, ni pour Shahr-i Sabz d'étude d'histoire politique locale et les dates puisées dans les sources manuscrites sont donc assez incertaines (voir le tableau¹⁷). Une source importante est l'œuvre de Muhammad Hakîm Khân Tûra, certes conçue comme une histoire générale du monde mais, comme l'auteur a écrit en 1843 à Kitâb, contenant beaucoup d'informations éparses sur Shahr-i Sabz¹⁸. Nous voudrions simplement signaler dans cet article le problème que constitue l'étude de l'histoire régionale de l'Asie centrale.

Dans le khanat de Kokand, comme ailleurs en Asie centrale, les personnages tombés en disgrâce auprès du souverain étaient rarement exécutés et plus souvent exilés¹⁹. Après la mort de Muhammad 'Umar Khân (r. 1224-1237/1809-1822), son fils mineur Muhammad 'Alî Khân fut déclaré souverain. Parmi les proches de 'Umar Khân condamnés à l'exil, l'un des premiers fut l'ancien *Shaykh al-Islam*, Ma'sûm Khôja. Son fils, Muhammad Hakîm Khân, gouverneur de Marghilan et Tûra Qûrghân, fut accusé de fomenter un coup d'État contre le jeune khan²⁰. Pour préserver la paix, au lieu de marcher à la tête de ses cinq mille hommes contre Kokand, il préféra se rendre et fut assigné à résidence dans sa maison de campagne (*chahâr bâgh*) près de Kokand²¹. Ayant échappé à la peine capitale, il obtint la permission d'accomplir le *hâjj*, le pèlerinage à La Mecque étant considéré comme un exil honorable²².

En 1245/1829 ou 1247/1831, Muhammad 'Alî Khân de Kokand exila à Shahr-i Sabz aussi son propre frère Sultân Mahmûd Bêg, accusé de conspiration²³. Les exilés du khanat de Kokand, toujours bien reçus, percevaient des subsides de la part des Kinakas. Mais ces subsides n'étaient pas illimités, et Sultân Mahmûd Bêg en fut réduit à demander une aide matérielle à son frère au pouvoir²⁴.

Muhammad Hakîm Khân, après son *hâjj* forcé, qui le conduisit en Sibérie, en Turquie, en Egypte et en Iran, finit par gagner Boukhara. Aussitôt on lui accorda une entrevue avec le vizir Hakîm Qûshbêgî²⁵. Sa participation aux préparatifs de la campagne contre le Kokand reste encore à éclaircir. Il s'installa dans la maison du *Shaykh al-Islâm* de Boukhara, originaire de Samarcande, Ishân Sultân Khân Tûra Khôja, connu jadis à Kokand dans le cercle des poètes de 'Umar Khân sous son nom de plume « Adâ²⁶ ». Là il rencontra aussi Junaydallâh « Hâziq »,

autre ancien membre de ce cercle littéraire, qui lui adressa le poème suivant²⁷ :

خوش آمدی که خوش آمد مرا ز آمدنت

هزار جان کرامی فدای هر قدمت

Sois le bienvenu, toi qui m'as apporté le bonheur,
Mille âmes précieuses sont sacrifiées devant tes pas²⁸.

Mais bientôt Muhammad Hakîm Khân s'en alla à Shahr-i Sabz, où son père avait fait halte, grâce à Dânyâl Bêg, dans son voyage à La Mecque – avant de mourir en chemin à Balkh le 26 août 1250/1834²⁹. Cette même année, Nasrallâh accusa Hakîm Qûshbêgî et d'autres hauts fonctionnaires de conspiration, les emprisonna, s'empara de leurs biens et les fit mettre à mort³⁰. Peut-être aussi Boukhara avait-il perdu de son attrait à la suite de la mort du *Shaikh al-Islâm* Sultân Khân Tûra Khôja, également en 1250/1834-5 ? Apparemment, Muhammad Hakîm Khân avait déjà tenté de rejoindre Shahr-i Sabz en 1248/1832-3 avec son père et Sultân Khân Tûra Khôja, mais avait été intercepté par l'amîr Nasrallâh³¹. En tout cas, nous trouvons sa trace à Shahr-i Sabz après 1251/1835-6 et jusqu'en avril 1843³². Ce qui lui permit d'assister aux événements ultérieurs.

Parmi les raisons qui poussèrent Muhammad Hakîm Khân à se réfugier à Kitâb/Shahr-i Sabz, il faut citer d'abord l'indépendance politique de la principauté vis-à-vis de Boukhara et de Kokand, combinée à la proximité géographique. Son accueil fut aussi facilité par des relations familiales : descendant de Khôja Ahrâr, il trouva des cousins à Kitâb, où sa famille possédait des terres³³. Ensuite, comme dissident, il se rapprocha de Sultân Mahmûd Khân, frère et seul rival de Muhammad 'Alî Khân de Kokand (celui qui l'avait forcé à émigrer), ce qui constituait son unique espoir de revenir à Kokand. On ignore son destin après 1845, mais il ne put, semble-t-il, regagner sa patrie et mourut à Kitâb.

Quant au sort de Sultan Mahmûd Khân, il est plus triste encore. A l'instigation de Muhammad Hakîm Khân, il avait pris contact avec l'émir de Boukhara. Avec l'aide de ce dernier, il gagna Khojend en 1841, mais après la défaite finale des Kokandiens, il fut tué avec son frère et rival par son allié Nasrallâh en avril 1842³⁴.

Au début de l'été 1840, un étranger vint frapper à la porte du chef kinaka Danyâl Bêg à Shahr-i Sabz : l'émir détrôné d'Afghanistan, Amîr Dûst Muhammad Khân, évadé de Boukhara où son exil s'était transformé en détention. Fuyant les Anglais après la prise de Ghaznî (23 juillet 1839³⁵), il s'était d'abord réfugié chez les émirs ouzbeks de Balkh et Khulum puis, vu leurs faibles ressources, auprès de l'émir de Boukhara³⁶.

Celui-ci lui accorda l'hospitalité, puis le garda à sa cour mais sans lui accorder les moyens de mettre sur pied une armée contre Shâh Shujâ' et les Anglais. Lorsque l'émir Nasrallâh lui demanda de faire venir toute sa famille de Khulum, Dûst Muhammad flaira le piège et tenta de partir. En vain, il était déjà prisonnier. Le dessein de Nasrallâh était probablement d'éliminer avec la famille royale afghane tout danger d'attaques venues du sud et finalement de conquérir Balkh pour son propre compte. Amîr Dûst Muhammad dut retourner à Boukhara où on le plaça sous étroite surveillance, jusqu'à l'intervention libératrice d'un « envoyé iranien³⁷ », peut-être le *nâye*b (lieutenant) et commandant d'infanterie et d'artillerie d'Amîr Nasrallâh, 'Abd as-Samad Khân Tabrîzî³⁸. Grâce à cette liberté de mouvements nouvellement acquise, il put s'échapper de la ville en rusant³⁹. Parvenu à Shahr-i Sabz, il prit contact avec un marchand afghan, Kabîr Khân⁴⁰. Après s'être reposé et changé (des gamins l'avaient molesté dans la rue, le prenant pour un derviche), il se présenta le lendemain à Dânyâl Atâliq, le *hâkim* de Shahr-i Sabz⁴¹ (mort en présence de Dûst Muhammad le 17 rabî II 1256/18 juin 1840). C'est là que se croisent les chemins de Muhammad Hakîm Khân et de l'émir afghan.

Dûst Muhammad est reçu, en même temps que Muhammad Hakîm Khân, par Sultân Mahmûd Khân, frère de Muhammad 'Alî Khân, alors khân de Kokand. Le nouveau-venu est « intégré » comme auparavant Sultan Muhammad Khân. Par la suite, Dûst Muhammad participera même aux tractations qui suivirent la mort de Danyâl Bêg.

Amîr Dûst Muhammad Khân quitta Shahr-i Sabz le dernier jour (à l'époque) du signe du cancer en 1255/17 juillet 1839⁴². En réponse à l'émir Nasrallâh qui lui reprochait d'avoir laissé Amîr Dûst Muhammad Khân fuir à Khulum, Khôja Qulî Parvânachî formula le principe du droit d'asile pour les réfugiés à Shahr-i Sabz :

رسم آداب ما مردم همین است که هر کس در ولایت ما بیاید،

باشد میباید رود میروند مانع نمی آید

Voici nos mœurs et notre coutume : quiconque <venu de l'étranger> peut venir dans notre pays. S'il veut rester, qu'il reste. S'il veut repartir, qu'il reparte. Que rien n'entrave <son choix>⁴³.

D'après Muhammad Hakîm Khân, à la suite de cette affaire, Nasrallâh ne manifesta aucune animosité envers l'envoyé de Shahr-i Sabz à Qarshî, Bâbâ Bêg, frère de Khôja Qulî Bêg. La raison tient moins à la bienveillance de Nasrallâh Khân qu'à une attaque, à ce moment précis, de Muhammad 'Alî Khân de Kokand contre Jizakh. Des considérations diplomatiques ont peut-être joué (alliance envisagée avec Sultân Mahmûd Khân pour une attaque conjointe contre Kokand). Le sort d'Amîr Dûst Muhammad est connu : il dut faire sa soumission aux Anglais le 12 novembre 1840, mais fut rétabli à Kaboul en 1259/avril 1843. Peut-être, de son expérience boukhariote, garda-t-il le goût du titre des émirs manghits : après son rétablissement en 1843, il adopte le titre d'« *amîr al-mu'minîn*⁴⁴ » qui développe celui d'« *amîr* », préféré dès 1838 au titre de « *shâh*⁴⁵ ». Le « modèle afghan » ne nous semble pas singulier ou spécifiquement lié aux tribus afghanes, mais plutôt une solution issue d'un contexte centre-asiatique et d'une problématique post-gengiskhanide.

Le poète Junaidallâh Hâziq (Hâdhîq) fit partie des voyageurs qui sillonnèrent l'Asie centrale au XIX^e siècle⁴⁶. Né à Hérat, il séjourna tout d'abord à Boukhara, vers les années 1799/1800, puis à la cour de 'Abd ar-Rahmân, le khan de Khiva, d'où il vint agrandir le cercle des poètes de la cour de 'Umar Khân de Kokand (r. 1810-1822). Son œuvre majeure, composée à la cour kokandienne, reste une nouvelle version du thème de Yûsuf et Zulaikhâ. Après la mort du khân, Hâziq revint à Boukhara sous Amir Haydar (1800-1826), 'Umar (1826) et son successeur Amîr Nasrallâh (1826-1860). D'abord installé chez le *Shaykh al-Islâm* de Boukhara, Sultân Khân Tûra Adâ, il semble avoir par la suite fondé une famille, car son fils Mîrzâ Muhtashâm figure dans l'œuvre de Muhammad Hakîm Khân⁴⁷. C'est à Boukhara qu'il rencontra ce dernier, revenu de son *hâjj*. Toutes les versions s'accordent sur le fait qu'il se heurta à des difficultés pour rester à Boukhara

et dut s'enfuir à Shahr-i Sabz, mais diffèrent sur les circonstances⁴⁸. La source la plus directe est le *Muntakhab at-tavârikh* de Muhammad Hakîm Khân, compilé quelques mois après les événements dramatiques survenus à Kitâb⁴⁹ (en janvier-février 1844).

Muhammad Hakîm Khân n'explicite pas les raisons de la fuite de Hâziq hors de Boukhara. Il note que celui-ci avait fait une première tentative, mais refuse de la détailler : « Ce voyage était une autre histoire ». Il ne conserve qu'un poème adressé dans cette affaire à Nasrallâh :

دیوانه را خدائی نگیرد بهیچ جرم

ای شاه چون تو ظل خدائی توهم مگیر

Dieu ne compte au fou aucun péché

Ô Roi, toi qui es l'Ombre de Dieu, n'en compte pas non plus⁵⁰.

Le poème critique *Maslahat bâ hakîm bâyard guft* (Il faut prendre conseil du sage), qui vise les exactions commises par les troupes boukhariotes contre la population civile de Kând-i Bâdâm pendant la campagne de 1842, est rapporté par Muhammad Hakîm Khân⁵¹. Mais cette fois non plus, selon l'historien, la critique ne blessa pas le souverain. Hâziq semble être « devenu soupçonneux sans raison » et apparut un jour à Shahr-i Sabz sans plus d'explications⁵². Nasrallâh envoya en vain plusieurs lettres le priant de revenir et ce seraient les poèmes accompagnant les réponses, surtout la dernière, qui auraient effectivement offensé l'émir :

چون حضورم سبب رنجش طبعت گردید

می گریزم که ملولت نکنم بار دیگر

Comme ma présence a déplu

Je m'enfuis avant de te vexer encore une fois.

Ici Junaidallâh Hâziq emploie le mot *malûlat* – considère-t-il le poème *Maslahat bâ hakîm bâyard guft*, visant les exactions commises par l'émir pendant la campagne de Kokand, comme une première offense à l'émir ? Mais Muhammad Hakîm Khân, qui cite ces vers, n'en donne aucune interprétation et laisse ce soin à ses lecteurs.

D'après sa version explicite, c'est un cercle vicieux de soupçons injustifiés et une escalade rhétorique qui auraient blessé l'émir au point qu'il ordonna de tuer le poète.

En revanche, la plus ancienne version turque du *Muntakhab at-tavârikh* (probablement une traduction, le manuscrit date de 1294/1877) donne une version différente, qui témoigne d'une profonde réécriture de cette source : Junaidallâh Hâziq a « dû souffrir beaucoup sous la tyrannie de Amîr Nasrallâh *le despote* » et devait « craindre pour sa vie⁵³ ». En particulier, le qualificatif de « despote » (*zâlim*) manque dans la version persane⁵⁴. Il faut puiser dans d'autres œuvres de l'historiographie du khanat de Kokand pour comprendre les raisons de cette manipulation du texte.

Pour expliquer la fuite du poète, deux autres sources s'accordent sur le fait qu'il avait critiqué l'émir directement et ne diffèrent que sur les circonstances. La chronique *Gharâ'ib-i Sipâh*, écrite par un auteur connu sous son seul nom de plume, Tâjir, en 1281/1864, raconte⁵⁵ :

Après son retour du khanat de Kokand où il a écrasé l'armée kokandienne, pris et pillé la capitale et tué le khân Muhammad 'Alî, son frère rival Sultan Mahmûd, la mère du khân Mâhlâr Ayim, ses deux femmes et son fils unique Muhammad Amîn, l'émir Nasrallâh est accueilli à Boukhara par des vers élogieux. Fier de sa souveraineté qui s'exerce entre « la Chine et Rome (orientale) », il veut s'approprier le titre de *Hazrat* (Excellence), normalement réservé aux prophètes ou saints hommes. À cette fin, il exige une justification théologique (*riwâyat*) des oulémas de Boukhara, qui se hâtent de la produire. Hâziq, qui voit passer le messager, lui demande des nouvelles. Après avoir écouté ses explications, il emprunte le document et écrit dans les marges un petit poème en guise de commentaire : *Dêvâna-râ khudâ'î nagîrad bahêch jurm – Ay shâh chûn tû zill-i khudâ'î tû ham magîr* – le distique déjà cité (« Dieu ne compte au fou aucun péché »), qui figurait chez Muhammad Hakîm Khân dans un contexte différent⁵⁶.

Une autre version est donnée par la chronique *Ansâb as-Salâtîn wa-'t-tavârikh al-Khavâqîn* de Mîrzâ Alim « Mushrif », postérieure à l'abolition du khanat de Kokand par les Russes (1876)⁵⁷ :

Quand l'émir retourne plein d'orgueil de sa campagne victorieuse contre le khanat de Kokand en 1842, il demande à Mîrzâ Junaydallâh « Hâziq » de composer en son honneur un poème élogieux. Voici la réponse :

بریدی در قد خود از ملامت

لباس تو به دامن قیامت

Tu t'es taillé à ta mesure, à force de péchés,
Une chemise jusqu'au jour du Jugement⁵⁸.

En ce qui concerne ces poèmes, on peut se demander surtout si les deux dernières versions n'ont pas été inventées par des auteurs kokandiens postérieurs pour noircir l'image de Nasrallâh, autour d'un noyau de vérité (les poèmes cités par Muhammad Hakîm Khân qui semblent authentiques). Il reste que Muhammad Hakîm Khân, qui parle de Nasrallâh en termes très favorables (son seul espoir de regagner sa position à Kokand était de s'allier à l'émir de Boukhara), évoque, quoique de façon moins directe, les attaques de Hâziq contre le souverain trop imbu de sa personne. Hâziq n'est d'ailleurs pas décrit comme un homme prudent. Déjà dans le *Majma' ash-shu'ârâ* de Fazlî Namanghânî il est considéré comme un « inadapté social⁵⁹ ». La version d'*Ansâb as-Salâtîn* contient peut-être même un noyau véridique (le poème insolent), qui a été supprimé par Muhammad Hakîm Khân. Le fait que l'histoire de Hâziq soit rapportée par des chroniques qui, par ailleurs, n'évoquent guère les beaux-arts, montre la fonction du récit du « meurtre de Hâziq » (*Hozîq qatli voqeasi*) : servir à mieux accuser l'émir de Boukhara, despote cruel.

Dans ces deux versions, Mîrzâ Junaydallâh se réfugie la nuit même à Shahr-i Sabz, où l'on accueille cordialement. Il est d'abord logé chez le *Hâkim* même, puis chez Muhammad Hakîm Khân, avant de prendre une maison en dehors de la ville, où il est gardé par deux serviteurs de Khôja Qulî Bêg.

Pour la fin de Hâziq, il faut se reporter au récit du témoin Muhammad Hakîm Khân, le plus détaillé et dont les autres versions ne diffèrent guère :

L'émir a demandé la tête de Mîrzâ Junaydallâh ; une bande d'assassins sortis de prison entrent à Shahr-i Sabz et y trouvent le *havlî* (maison donnant sur une cour) de leur victime. Il attendent, profitent de la nuit pour attaquer juste avant le lever du soleil et s'y introduire. Les gardiens (ici ce sont les gardiens de Muhammad Hakîm Khân) ayant fui, le poète doit prendre le sabre et se défendre seul contre

Tableau des régents de Shahr-i Sabz

La dénomination “Bî” ou “Bêg” n’est pas unifiée, les termes signifiant à peu près la même chose, soit un “fonctionnaire distingué à Boukhara” ou un “chef, seigneur à Khiva <et Kokand>”⁶⁴.

‘Alim Bêg Vâlîni’amî	1142/1729 ou 1145-6/ 1732-33 ⁶⁵ ; m.avant 1758	Mentionné comme un vassal de Nâdir Shâh, qui après la mort de ce dernier, usurpe le pouvoir à Shahr-i Sabz ⁶⁶ .
Ibrâhîm Bêg Kinakas		Sa fille Ay Chuchuk Ayim épouse un des fils de Shahrukh Bêg de Kokand ⁶⁷ , l’arrière-grand-père de Muhammad ‘Alî Khân et Sultân Mahmûd Khân.
Qutluq Bâý Dîvânbêgî	avant 1758- après 1758	Installé par Muhammad Rahîm Bî Manghit (m. 1172/1758) après avoir massacré les émirs des Kinakas à l’occasion d’une fête de mariage (dont Alim Bêg).
Bêg Nazar Bî Vâlîni’amî	après 1758- après 1785	Chasse le vâlî laissé par Muhammad Rahîm Bêg Manghit ⁶⁸ .
Niyâz ‘Alî Bêg b. Bêg Nazar Bêg Vâlîni’amî	après 1785- 1800 ou 1812	Mentionné au début du règne de Shâh Murâd « Amîr-i Ma’sûm » de Boukhara (r. 1199-1215/1785-1800) ⁶⁹ jusqu’au règne de Amîr Haidar (r. 1215-42/1800-26) ⁷⁰ .
Dânyâl Mîr Akhûr/ Atâliq b. Bêg Nazar Bî	1800-1840 ; m. 17 Rabî’ II 1256/ (18 juin 1840)	D’abord centré sur Kitâb, depuis 1812 règne à Kitâb et Shahr-i Sabz, a reçu un diplôme de Mîr Akhûr de Shâh Murâd ⁷¹ (donc avant 1800) et défend la ville contre Nasrallâh en 1250/1834-5 ⁷² .
Bâbâ Bî Dâdkhoh	1840	1840 souverain à Shahr-i Sabz, se réfugie auprès de l’émîr Nasrallâh ; identique à Bâbâ Bêg qui régna après 1860 jusqu’à 1870, m. 1898 Tachkent ⁷³ .
Khôja Qulî Parvânachî	1840-1856	1840 à Kitâb, jusqu’à la conquête par Nasrallâh en 1856.
Domination boukhariote	1856-1860	Cesse dès la mort de l’émîr Nasrallâh.
Bâbâ Bêg	1860-1870	Déposé par le général Abramov, puis la province est rendue aux Boukhariotes (émîr Muzaffar).
‘Abd-i Karîm Mîr Akhûr b. Niyâz ‘Alî Bêg ⁷⁴		Beau-père ⁷⁵ de Bâbâ Bî (r. 1840 et après 1860).

quatre. Après un court combat, il tombe, mortellement blessé. Les assassins coupent la tête de Hâziq et la remettent à Nasrallâh qui les récompense⁶⁰.

Dans des versions tardives (*Gharâ'ib-i Sipâh* et *Ansâb as-Salâtîn*), les quatre assassins ne sont plus qu'un seul, nommé Jurâbây et les gardiens, loin de fuir, sont égorgés. Hâziq, lorsqu'il est surpris par les tueurs, est en train d'étudier un livre et ne peut offrir aucune résistance.

Suivant une tradition sujette à caution, Hâziq formula aussi un chronogramme datant sa mort :

کار هر کسی نیست از تاریخ قتلش دم زدن

کار تن حادق بجو تاریخ سر بریدنش

Il n'est pas donné à chacun d'indiquer la date de sa propre mort.
C'est dans le « corps de Hâziq » que tu dois chercher la date
de sa décapitation⁶¹.

Ici, la valeur numérique de « tan-i Hâziq » donne l'année 1258, qui commença le 1^{er} février 1843. Il est hautement improbable que Hâziq ait réellement composé un seul des chronogrammes qui sont censés dater sa mort (la place manque pour les énumérer tous), d'autant que, d'après le récit de Muhammad Hakîm Khân, il mourut le sabre, et non la plume, à la main... Mais tous ces chronogrammes témoignent de la vénération entourant le poète et du succès de la propagande des Kokandiens visant à diaboliser l'image de Nasrallâh Khân. On voit naître ici une image d'ennemi. Contre celle-ci, en se réclamant de Hâziq, les auteurs de *Gharâ'ib-i Sipâh* et de *Ansâb as-Salâtîn* expriment et renforcent l'identité kokandienne. Hâziq était associé au cercle littéraire de 'Umar Khân qui, en créant une identité kokandienne, a véritablement fondé le khanat néo-gengiskhanide. À ce propos, nous nous contenterons pour le moment de poser la question et de signaler la recherche en cours.

Les fidèles menés par Muhammad Hakîm Khân ramenèrent le corps de Hâziq à Kitâb et l'enterrèrent dans le « cimetière des Khôjas », probablement le cimetière traditionnel de la famille de Muhammad Hakîm Khân⁶².

C'est donc dès la seconde moitié du XIX^e siècle, au temps de l'auteur de *Gharâ'ib-i Sipâh*, que Hâziq est devenu un martyr, et même

l'Ouzbékistan soviétique l'honora du titre de « représentant des tendances démocratiques⁶³ ».

Nous avons vu les possibilités d'interaction et de mobilité qu'offrait un espace politique prémoderne, mais aussi les limites de sa tolérance. Les exemples présentés ici ne peuvent que donner une direction générale à la recherche qui devrait s'efforcer de montrer la spécificité de Shahr-i Sabz dans l'ensemble de l'Asie centrale avant la colonisation.

Eckart Schiewek
Université de Bamberg-IFÉAC Tachkent
Allemagne – Ouzbékistan

NOTES

1. Les Boukhariotes prennent la ville temporairement en 1858, pour la perdre aussitôt après la mort de Nasrallâh Khân (1860). Ce sont les Russes qui, en 1870, après avoir conquis Shahr-i Sabz (général Abramov), la « restituent » à Boukhara. C. E. Bosworth, « Kîsh », *EP* (1986), p. 181-182.

2. « Unités de pouvoir » serait probablement une dénomination plus exacte que « États » pour ces entités prémodernes ; dans le cadre limité de cet article, je me borne à prendre « État » au sens de « État prémoderne ». L'expression « système-monde » fait référence à Immanuel M. Wallerstein, *The Modern World-System, Capitalist agriculture and the origins of the European world-economy in the sixteenth century*, New-York, San Francisco, Londres, 1974. La conception d'un « système-monde » pour l'Asie centrale a été exposée récemment par Samuel A. Adshead, *Central Asia in World History*, Basingstoke & Londres, 1993.

3. Parmi les travaux consacrés à cette interaction : A. Nazarov, *Rawâbit-i Buxârâ bo Afghânistân, az barpâ shudan-i dawlat-i Durrânîhâ to suqût-i amârat-i Buxârâ*, Douchanbé, 1974 ; Audrey Burton, *The Bukharans. A Dynastic, Diplomatic and Commercial History, 1558-1702*, Curzon Press, Londres, 1997. La conception d'un tel espace n'est pas une reconstruction : au début du XIX^e siècle même, un indigène décrit ce système politique, *Histoire de l'Asie Centrale par Mir 'Abdu'l-Karîm-i Buxârî*, éd. et trad. Claude Schefer, Paris, 1876.

4. Pour la chronologie exacte, voir John R. Perry, « Nâdir Shâh Afshâr », *EP* VII (1992), p. 854-858.

5. John R. Perry, « Forced migration in Iran during the seventeenth and eighteenth centuries », *Iranian Studies* 7 (1975), p. 199-215, les désigne comme « human material dumps ».

6. Robert D. McChesney, *Central Asia : Foundations of Change*, Princeton, NJ 1996, p. 138.

7. *Loc. cit.*, p. 135 pour une liste des apanages, et p. 139 pour les incrustations de tribus ouzbèques, par exemple les Kinakas mentionnés à Shahr-i Sabz et à Khojend.

8. C'est le fils du second atâliq, Muhammad Rahîm Bî, qui, après avoir réprimé une révolte contre Nâdir Shâh, prend le pouvoir seul en faisant tuer le « khân fantoche » Abu'l-Faiz en 1747, juste après avoir appris le meurtre de Nâdir, Yuriy Bregel, « Manghits », *EF* 6 (1988), p. 403-404.
9. Contrairement à l'opinion de McChesney (*op. cit.*, p. 142), Dûst Muhammad en 1838 n'est pas le premier à prendre le titre d'*amîr al-mu'minîn*. Avant lui, peut-être Amîr Ma'sûm et sûrement Amîr Haidar (r. 1215-42/1800-26) de Boukhara l'avaient déjà adopté sur leurs monnaies, voir Boris D. Kochnev, « The last period of Muslim coin minting in Central Asia (18th – early 20th century) », *Muslim Culture in Russia and Central Asia from the 18th to the early 20th centuries*, ed. Michael Kemper, Anke v. Kügelgen & Dmitry Yermakov, Berlin, 1996, p. 431-444 (436).
10. McChesney (*op. cit.*, p. 140) aussi concède une ambivalence au cas de Kokand. Je nuancerais son opinion, selon laquelle ce serait un non-gengiskhanide qui aurait adopté le titre de khân, parce que les chefs des Ming se considéraient et ont été considérés comme des Gengiskhanides ou au moins des Bâbourides (voir la légende de Altûn Bishiq), par exemple voir Ibn Khudâyâr Khân, *Anjum at-tavârikh* (Académie des Sciences de l'Ouzbékistan, Tachkent, Institut d'Orientalisme [par la suite abrégé IO Tachkent], ms 11366, fol. 24') qui le déclare Timouride, une version gengiskhanide chez « Tâjir », *Gharâ'ib-i Sipâh*, éd Sa'dulloh Asadulloh, Khojend 1993, p. 10, IO Tachkent 5408 fol. 4.
11. Pour le nom, je m'en tiens à la forme translittérée Kînakas et non Kengas ou Keneges, voir « Kengas », *O'zbek Sovyet Entsiklopediyasi*, vol. 5, Tachkent, 1974, p. 433 et suiv.
12. Une source tardive (entre 1303/1885 et 1318/1900), *Anjum at-tavârikh*, IO Tachkent 11366, possède néanmoins une certaine distance critique par rapport aux événements, ce qui donne du poids aux jugements de l'auteur. Dans le fol. 83' il met sur le même pied les Manghit ({Muhammad} Rahîm Bî), les Kinakas ('Alim Bî) et les Yuz de Hisâr (Muhammad Rahîm Bêg) et attribue le processus d'incrustation en grande partie à la suppression des Khâns par les Manghit après la conquête de Nâdir Shâh.
13. Timur Beysembiev, *Ta'rikh-i Shakhrukhi kak istoricheskiy istochnik*, Alma-Ata, 1987, p. 152.
14. McChesney, *op. cit.*, p. 138 donne une liste des incrustations, à laquelle resterait à ajouter les Qirq de Jizax et les Kurâma au sud de Tachkent ('Abd al-Ghafûr, *Zafar-nâma-i Khudâyâr Khânî*, IO Tachkent 598, fol. 53'), tandis que Tachkent même est dominé par une coalition de tribus Qâzâq (*Anjum at-tavârikh*, fol. 92').
15. Muhammad Hakîm Khân, *Muntakhab at-tavârikh*, Académie des Sciences du Tadjikistan, Institut d'Archéologie et d'Histoire, ancienne bibliothèque A. A. Semyonov (par la suite abrégé IHD), ms 63, éd. fac-similé Ahror Mukhtarov, Douchanbé, 1983-1985, p. 321.
16. Akhror Mukhtorov, *Hokimoni Uratippa*, Douchanbé, 1996 ; *id.*, *Guzary Ura-Tyube*, Tachkent, 1995 ; *id.*, *Ocherki istorii Ura-Tyubinskogo vadeniya v XIX v.*, Douchanbé, 1964 ; *id.*, *Materialy po istorii Ura-Tyube, sbornik aktov XVII-XIX vv.*, Moscou, 1963.
17. Une étude du traité de géographie historique de Mullâ Muhammad Sâdiq Khôja « Gulshanî », *Târikh-i Humâyûn*, Académie des Sciences du Tadjikistan, Institut de

l'Héritage manuscrit et d'Orientalisme (par la suite abrégé IMD), ms 2968, pourrait s'avérer fructueuse. Il s'agit d'une description de l'émirat de Boukhara avant 1910. Une description de ce manuscrit non catalogué a été publiée par Amriyazdân 'Alf-mardânov, « Nuskha-i qalamî-i *Târikh-i Humâyûn-i Gulshanî* », *Mirâth-i Niyâgân* 2(1995), p. 16-19.

18. Dans le cadre de cet article, je m'efforce de mettre en valeur cette source et quelques autres chroniques du khanat de Kokand. Pour donner une réponse définitive à la question du statut et des spécificités de Shahr-i Sabz, il faudrait étendre l'enquête aux chroniques de Boukhara et inclure aussi des sources trouvées sur place (inscriptions, collections privées).

19. L'explication de cette attitude devait se trouver dans la mentalité nomade, mais l'argument de V. P. Nalivkine, *Histoire du khanat de Kokand*, trad. Auguste Dozon, Paris, 1889, p. 186, selon lequel les nomades menaient une vie paisible, et donc ne voulaient tuer personne, me semble trop influencé par l'idéalisme européen. On dirait plutôt que la peur d'une vendetta éternelle entre les clans et tribus avait un effet de dissuasion.

20. L'histoire de Muhammad Hakîm Khân, *Muntakhab at-tavârikh*, est une des sources principales pour l'histoire du khanat de Kokand. Tant qu'elle n'a pas été éditée, le lecteur ne peut que consulter le fac-similé du manuscrit de Douchanbé, cité n. 15. Le récit de Muhammad Hakîm Khân présente évidemment les faits de façon très subjective et favorable à lui-même. Pour ce qui suit, voir *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592 fol. 495-495'. Le manuscrit IO Tachkent 594 est une version turque de la même chronique. Comme les versions présentent des variantes, je ne peux que regretter de n'avoir pu encore collationner tous les manuscrits, tâche qui sera entreprise dans le cadre d'une édition critique.

21. Pour le plan idéal d'un Chahâr Bâgh, voir P. Sh. Zohidov, *Me'mor olami*, Tachkent, 1996, p. 60 « Chorbogh ».

22. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592 fol. 497'. Autre exemple : dans le Turkestan oriental, après la prise de contrôle de Ya'qûb Bêg, le prétendant Buzruk Khoja est envoyé faire le hâjj en 1867. Un exil doré, car il est muni de quatre mille *tillâ*. (Mullâ Mûsâ Sairamî, *Târikh-i amniya*, éd. Pantusov, Qâzân 1905, p. 240-241).

23. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 696 ; IO Tachkent 592, fol. 631

24. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 727.

25. *Op. cit.*, p. 693.

26. Sur ce personnage, issu de la lignée de Khôja 'Ubaidallâh Ahrâr, voir la notice biographique chez Qârî Rahmatallâh Vâzih, *Tuhfat al-ahbâb fî tadhkirat al-ashâb*, lith. Tachkent 1332/1913-14, p. 16-19. Ses *qasâ'id* avec le takhallus (nom de plume) "Adâ" figurent dans l'anthologie de Fazlî Namangânî, *Majma' ash-shu'arâ*, IO Tachkent 9139, imprimée sur la base de ce manuscrit de Tachkent 1323/1902. Muhammad Hakîm Khân était son disciple (murîd) ou descendant spirituel. Il le nomme en même temps que son père Ma'sûm Khân Tûra Khôja comme *qiblagâh* – repère pour la direction de la prière. On en déduit qu'il le considérait comme son maître mystique.

27. J'ai choisi d'inclure des poèmes pour transmettre un peu de l'esthétique des textes originaux. Je tiens à exprimer mes profonds remerciements à Mme Nouchine Yâvarî d'Hellencourt pour son aide précieuse dans la traduction à partir du persan.

28. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 694 ; Aziz Qayumov, *Qo'qon adabiy muhiti (XVIII-XIX asrlar)*, Tachkent, 1961, p. 158 translittérée sur la base de IO Tachkent 594 (traduction turque *chaghatay* de cet ouvrage), qui donne une version abrégée.
29. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592, fol. 242'.
30. *Op. cit.*, fol. 254'.
31. *Op. cit.*, fol. 239'.
32. Enver Khurshut, *Zhizn i putestsviya Khakim-Khâna*, Tachkent 1987, n'apporte rien de neuf par rapport aux informations puisées dans *Muntakhab at-tavârikh* ; de plus, il s'est fondé sur les manuscrits turcs.
33. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592, fol. 242'-243.
34. Pour un aperçu combinant plusieurs sources, voir Nalivkine, *Histoire*, p. 170-175.
35. Percy Sykes, *A History of Afghanistan*, Londres, 1940, t. II, p. 11.
36. Le récit se trouve déjà chez Mohan Lai, *The Life of Dost Muhammad Khân of Kabul*, introduction de Nancy Hatch Dupree, 2 vol., Londres, 1846, réimpr. Karachi e.a., 1978, p. 288-301 ; la fuite est détaillée aux p. 338-343. La version que présente Faiz Muhammad Kâtib, *Sirâj at-tavârikh*, lith. Kaboul, 1331/1913 n'a pas encore fait l'objet d'une étude. L'article de Muhammad Yahyâ Vâhidî Jûzjânî, « Zindagî-i Amîr Dûst Muhammad Khân dar Mâvarâ an-nahr », *Aryânâ* 29 (1350, n°. 6, nov.-déc. 1971), p. 12-26, imprime la partie correspondante dans *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592, fol. 267'-294 (dans la suite cité comme "éd. Vahîdî").
37. Mohan Lai, *Life*, p. 339.
38. Mohan Lai le juge défavorablement et l'accuse d'avoir été l'instigateur du meurtre de Stoddart et Connolly (*op. cit.*, II, p. 453-55). Un jugement plus équitable sur ce personnage itinérant entre la cour de 'Abbâs Mîrzâ à Tabriz, l'Inde, l'Afghanistan et Boukhara est donné par Muhammad Hakîm Khân, *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594, fol. 255'-256.
39. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592 fol. 282'-283, éd. Vahîdî, p. 16-17. Même ici les récits de Mohan Lai et Muhammad Hakîm Khân se montrent concordants : une fuite difficile, Dûst Muhammad Khân se teint la barbe, se fait passer pour malade et transporter à dos de chameau, etc., Mohan Lai, *Life*, p. 340.
40. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 592, fol. 285, éd. Vahîdî, p. 18. Il est caractérisé comme « un des nobles-nés de Kaboul », *ibid.*, fol. 274'.
41. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 321.
42. Cette date n'est corroborée que par un manuscrit du *Muntakhab at-tavârikh* (IO Tachkent 592), mais comme la date du récit suivant dans un autre manuscrit est le 3 sha'bân 1255/12 octobre 1839 (IHD 63, éd. Mukhtarov, 319), elle me semble vraisemblable.
43. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 318 ; IO Tachkent 592 fol. 287', éd. Vahîdî, 20. Après cette phrase, les deux manuscrits donnent un texte complètement différent. IHD 63 change de sujet et parle des pourparlers entre Sultân Mahmûd Khân et l'émir Nasrallâh, tandis que IO Tachkent 592 donne la date de départ de Dûst Muhammad et un poème de congé composé par Muhammad Hakîm Khân pour son ami.

44. Mohan Lai, *Life*, II, p. 497.
45. McChesney, *Foundations*, p. 142 et suiv., tandis que M. E. Yapp, « Dûst Muhammad », *EF* II (1965), p. 654, donne l'année 1834.
46. Voir le petit aperçu chez Vâzih, *Tuhfat al-ahbâb*, p. 80-84 ; Hâziq a fait l'objet d'études de la part de chercheurs soviétiques, voir Aziz Qayumov, *Hoziq*, Tachkent, 1957 ; *id.*, *Qo'qon adabiy muhiti (XVIII-XIX asrlar)*, Tachkent, 1961, p. 110-161. Ces recherches ne sont pas toujours satisfaisantes, par exemple, la translittération du persan contient de nombreuses fautes, des citations sont inexactes.
47. Voir par exemple *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594, fol. 317' (son fils est envoyé de Boukhara à Shahr-i Sabz pour lui apporter une lettre de l'émir après sa fuite).
48. Jusqu'à présent, A. Qayumov n'a utilisé que la traduction turque du *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594 et la chronique de Muhammad Mushrif, *Ansâb as-Salâtîn va tavârikh al-Khavâqîn*, IO Tachkent 1314. Plusieurs fautes se sont glissées dans les translittérations du texte persan, surtout dans les poèmes. C'est pourquoi je me crois autorisé à traiter de nouveau un sujet déjà abordé.
49. Le manuscrit de Douchanbé date de muharram 1260, qui débute le 22 janvier 1844. Le manuscrit de Saint-Petersbourg date même d'avril 1843, mais je n'ai pu vérifier si l'histoire de Junaïdallâh s'y trouve.
50. Ce poème figure dans la version persane du *Muntakhab at-tavârikh*, IHD 63, éd. Mukhtarov, p. 358 ; IO Tachkent 592, fol. 315 ; dans la version turque, IO Tachkent 594, fol. 211, cité déjà par Qayumov, *Adabiy muhiti*, 158 avec une autre lecture : *dîivâna-râ khudâ'î nagîrad barâ-yi jurm | ay shâh chûn tû zil-i khudâ'î tû ham gîr* qui ne donne pas de sens et ne conserve pas la métrique (*tû ham gîr* au lieu de *tû ham magîr*).
51. *Muntakhab at-tavârikh*, IHD 63, éd. Mukhtarov, p. 350 ; IO Tachkent 594, fol. 307'-308. Qayumov, *Adabiy muhiti*, p. 48-49, imprime la première ligne de ce poème sous la forme *Maslahat bâyard bâ hâkim guft*, que je n'ai pu trouver dans les manuscrits. Elle change profondément le sens, qui devient "Il fallait consulter le gouverneur" – et non plus "le sage".
52. *Op. cit.*, IHD 63, éd. Mukhtarov, p. 361 ; IO Tachkent 592, fol. 318-318' ; IO Tachkent 594, fol. 314'-315.
53. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594, fol. 210.
54. Cette notice ne peut que signaler le problème des versions divergentes du *Muntakhab at-tavârikh*, surtout des traductions en turc. Nous nous contentons d'annoncer la recherche en cours.
55. « Tâjir », *Gharâ'ib-i Sipâh*, éd. Sa'dulloh Asadulloh, Khojend 1993. Ce qui suit d'après IO Tachkent 5408, fol. 28'-30, collationné avec l'éd. Asadulloh, p. 41-42. Après la découverte et l'achat d'un manuscrit à Khojend, le prof. Asadullaev a fait imprimer une « édition » qui diffère parfois sans le mentionner du manuscrit tachkentoï (IO Tachkent 5408), par exemple fol. 6 et p. 12.
56. *Gharâib-i Sipâh*, éd. Asadulloh, p. 41. Le poème a été transcrit par Qayumov, *Adabiy muhiti*, p. 157.
57. Cette chronique, conservée dans plusieurs manuscrits (IO Tachkent 1314 passe pour le plus ancien) a récemment fait l'objet d'une édition ou plutôt d'une adapta-

tion en ouzbek moderne : Mirzoolim Mushrif, *Ansâb as-Salâtîn va tavârikh ul-Khavâqin*, Tachkent, 1995 (désormais *Ansâb as-Salâtîn*, éd. Matg'oziev).

58. *Ansâb as-Salâtîn*, IO Tachkent 1314 fol. 28, éd. Matg'oziev p. 21, sous « Hoziq qatli voqeasi » (p. 21f) ; le poème se trouve cité chez Qayumov, *Hoziq*, p. 51.

59. Il le caractérise déjà en 1820-21 comme un derviche itinérant (*qalandar*), qui n'est pas du tout équilibré (*mukhâlif-mizâj*), voir IO Tachkent 9139, fol. 144 ; Vâzih, *Tuhfat al-ahbâb*, p. 81 l'appelle « derviche ivre » (*mashrab qalandar*).

60. Le récit figure dans le *Muntakhab at-tavârikh*, IHD 63, éd. Mukhtarov, p. 362-363 et pour la version turque IO Tachkent 594, fol. 318-319'.

61. Manuscrit inconnu, cité sans référence par Qayumov, *Hoziq*, p. 53.

62. *Muntakhab at-tavârikh*, éd. Mukhtarov, p. 363. Sa tombe se trouve donc dans le village appelé Qabr-i Akhûnd, à l'est de Kitâb ; Qayumov, *op. cit.*, p. 53 le localise dans le kolkhoze Lénine, du rayon de Kitâb dans l'oblast de Shahr-i Sabz, d'après les dénominations modernes.

63. « Hoziq », *O'zbek Sovyet Entsiklopediyasi*, vol. 14, Tachkent, 1980, 455f.

64. Voir l'essai de Hermann Vàmberý, *Cagataische Sprachstudien*, Leipzig, 1867, p. 250 et 252.

65. Beisembiev, *Ta'rikh-i Shakhrukhi*, p. 152.

66. *Anjum at-tavârikh*, fol. 83'.

67. *Op. cit.*, fol. 84'-85 comme contemporain de Fâzil Bêk (Ura-Tippa).

68. *Op. cit.*, fol. 86.

69. *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594, fol. 194-194' ; l'auteur nomme ici le souverain de Boukhara seulement « Bî » et non « Amîr (al-mu'minîn) », plus respectueux, ou même « Shâh ».

70. Il figure comme défenseur de Shahr-i Sabz lors d'une attaque de Amîr Haidar, *op. cit.*, fol. 204.

71. *Op. cit.*, fol. 253.

72. Le père de Muhammad Hakîm Khân trouve refuge auprès de lui cette année-là, *op. cit.*, fol. 242'.

73. W. Barthold [B. Spuler], « Bâbâ Beg », *EF*² I (1960), p. 862.

74. Neveu de Danyâl Atâlîq et Khôja Qulî, souvent chargé de missions de médiation entre Boukhara et Shahr-i Sabz, il participe au côté de Amîr Nasrallâh à sa campagne contre Khiva en 1843, *Muntakhab at-tavârikh*, IO Tachkent 594, fol. 320.

75. Quand son petit-fils et lui furent défaits en 1840 par Khôja Qulî, et que son petit-fils se réfugia chez lui, il le livra au vainqueur.